

*Plume
de
poète*



Illustration : Aurélie Pourriau

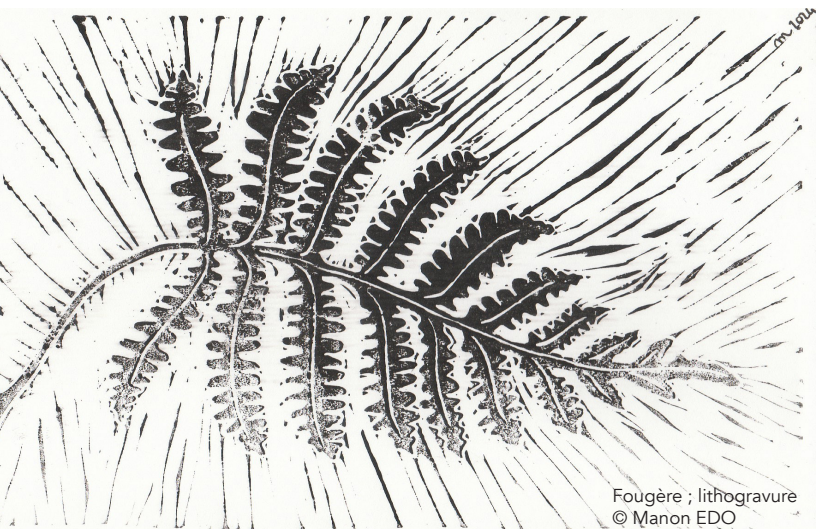
AP_2018

PLUME DE NATURALISTES

numéro 8
déc. 2024

SOMMAIRE

- La chaise bleue**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 273
- Rencontre avec la loutre**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 274
- Flottaisons plastiques**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 276
- La blanche hermine**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 277
- La poésie du temps qui passe**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 278
- Le chant du Grand-duc**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 280
- Le jardin silencieux**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 281
- La rivière de mon enfance**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 282
- Les silences de la parole environnementale**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 283
- Un faucon passe**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 284
- Voler sans ailes**
par Jean-Marc CUGNASSE p. 285
- Aube hivernale en Brenne**
par Amélia ROZELLE p. 286
- Haïkus**
par Cécile DENIS p. 287
- C'est un rêve**
par Jean BONNET p. 289
- Quatorze heures neuf**
par Jean BONNET p. 289
- J'envoie mon silence...**
par Jean BONNET p. 290
- Comme ils disent**
par Jean BONNET p. 290
- La chaise rouge**
par Jean BONNET p. 291
- L'oiseau bleu (Rollier)**
par Jean BONNET p. 291
- Haute tension**
par Jean BONNET p. 292
- L'Esparviièr (4 poèmes)**
par Père THOUY p. 293
- Le roc velu**
par Michel BARATAUD p. 295



La chaise bleue

de Jean-Marc CUGNASSE

Immobile sur la chaise bleue,
A l'ombre des noisetiers,
Elle est tout yeux
Pour les eupatoires en bouquet.

Elle se ravit du ballet coloré
Qui fait communauté
Sur cette manne mellifère
Aux inflorescences éphémères.

Les déplacements incessants
Des papillons gourmands
Qui volent en tous sens
Lui font oublier le temps.

Elle tient sa place
Sans ingérence,
Sans attirer l'attention,
Simplement dans la contemplation.

Elle partage l'habitabilité du site
Avec la foultitude des insectes ailés
Sans pour autant faire société,
Seulement dans sa dimension esthétique

Elle fait provision
De cette ambiance, de cette vision,
Nourrissant son intime imagination
Au-delà de la délectation.



Rencontre avec la loutre

de Jean-Marc CUGNASSE

La vapeur d'eau s'élève
Et se dissipe dans l'éther,
Emportant avec elle mes rêves
Par cette communication éphémère.

Le cours de l'eau continu et plan,
Bosselé au contact de rochers
Ou ridé par des branchages couchés,
Murmure un air traînant.

La diversité des vivants
Contribue par touches à l'harmonie
De cette paisible rivière qui, secrètement,
Garde en mémoire la trace de ces vies.

Mon temps se dissipe dans l'espace,
Sans substance,
Sans importance,
Seuls les sens me nourrissent de plaisirs fugaces.

En remontant de façon improbable le courant,
La silhouette d'un bois mort flottant
Révèle qu'elle est autre, soudainement,
En se renversant.

C'est ainsi qu'une loutre prend forme et
Se livre à des évolutions enjouées,
Se montrant avec un poisson,
Puis reprenant sa vive agitation.

Je devine la fraîche caresse de l'eau,
Son effleurement sensuel sur sa peau,
Je vois son plaisir insatiable
A se mouvoir dans cet élément insaisissable.

Elle est ballerine souple et pleine d'allant,
Sans scène pour porter ses pas dansants ;
Elle est contorsionniste vigoureuse et inspirée
Dans ses pirouettes en liberté.

Elle emplit tout l'espace de sa présence
Reléguant le héron à son besoin de silence,
Le martin-pêcheur à son affût
Et la libellule à son brin ténu.

Puis elle disparaît,
Peut-être pour gagner un abri dissimulé
Dans la berge à présent ensoleillée,
Me laissant seul, émerveillé.



Flottaisons plastiques

de Jean-Marc CUGNASSE

Des îles multicolores et flottantes
Masquent les îles d'accostage.
La mort y a l'avantage
Sur la vie exubérante.

Il n'y a plus de sirène
Pour faire pécher le pêcheur.
Il n'y a plus de plage amène
Pour conjurer les échouages et leur malheur.

Les flottaisons n'ont rien de magique,
Les îles ont perdu leur plastique,
Et les océans fantastiques
Deviennent les cimetières de nos Titanic.

La mémoire de l'eau y sauvegarde fidèlement
Le souvenir de cette tragédie et de son déroulement
Jusqu'au plus profond du refuge abyssal,
Jusqu'à la fin du bal.

Contes et histoires d'antan
Ne feront plus rêver nos enfants.
L'espace marin et son monde de secrets
Auront fait place à une morne banalité.

La blanche hermine

de Jean-Marc CUGNASSE

Le haut dignitaire revêt son hermine blanche
Qui jouissait de son vivant d'une pleine liberté,
Avant que son pelage hivernal ne soit privilégié
Pour asseoir le rang de puissants et de sages.

Autre temps autre lieu pour cet observateur
Qui, tous les sens en éveil et patient,
Découvre au rythme du jour naissant
Un paysage modelé par des éleveurs.

Il est venu observer dans leur environnement,
Sans interaction, sans jugement,
Les sauvages qui coexistent discrètement
Avec les humains dominants.

Une hermine apparaît soudainement,
En mouvement incessant,
Inspectant tous les coins et recoins,
Des murettes au tas de foin.

Tour à tour apparaissant ou disparaissant,
L'observée traque le campagnol
Jusque dans le sous-sol,
Eprouvant l'observateur, pourtant vigilant.

A la fois prédateur
Et proie d'autres prédateurs,
L'hermine vit sa vie intensément,
Ignorant sa mise à l'index¹ d'un autre temps.

Et tandis que la dépossession de son pelage saisonnier
Perpétue un habit d'apparat désuet,
L'observateur vit au rythme du mustélidé
Dont la silhouette va et vient dans le paysage enneigé.

Blanche sur blanc,
L'hermine ignore qu'elle enchante le vivant
Dont elle est un des éléments,
Depuis la nuit des temps.

¹ Bien qu'elle ne soit plus considérée comme nuisible, son tir peut être pratiqué durant la période de chasse.

La poésie du temps qui passe

de Jean-Marc CUGNASSE

Le vieux chêne est mort.
Aux yeux des humains,
Il est mort,
Privé de lendemain.

Son houpier n'oscillera plus
Au souffle du vent,
Son feuillage ne vibrera plus
A son rythme entraînant.

La sève qui le nourrissait continûment
Ne circulera plus dans son corps
Qui se démembrera lentement
En petit bois mort.

Il ne produira plus
De glands qui le perpétuaient,
Il ne nourrira plus
Les animaux de la forêt.

Bien que raidie,
Sa silhouette reste dressée
Dans l'environnement où il s'est épanoui
Et participe encore à sa beauté.

Peut-être sera-t-il abandonné
Jusqu'à sa chute dernière
Et à son retour à la terre nourricière
Qui lui a offert une vie de liberté.

Peut-être sa fin sera-t-elle hâtée
Pour chauffer quelque foyer,
Donnant à lire sa vie écoulée
Dans les anneaux de croissance archivés.

Mais le curieux constatera quant à lui
Que le vieux chêne loge et nourrit
Une foultitude de vivants au final,
Jusqu'à sa désintégration fatale.

Des vies continuent ainsi
D'animer son corps
Et trompent la mort
Qui lui a ôté sa vie.



© Jean-Marc CUGNASSE

Le chant du Grand-Duc

de Jean-Marc CUGNASSE

Comme chaque soir,
Depuis la nuit des temps,
Le crépuscule recompose le paysage diurne.

Ses éléments deviennent insensiblement des silhouettes qui se diluent dans l'obscurité avant de s'évanouir dans les ténèbres.
Les oiseaux du jour font silence et se dérobent à la vue dans un univers où demain est incertain.

Je savoure ce crépuscule qui a la couleur et l'odeur des nuits fraîches de février.
Ce soir, il a une saveur particulière pour moi tandis que je le vois envelopper ces rochers qu'un couple du mythique Grand-duc a choisi d'habiter, après une très longue absence.

Il est un de ces moments d'authenticité durant lequel l'humain s'efface, se rend disponible, se donne le temps, cache sa présence pour observer, pour écouter, pour comprendre, pour faire corps avec un monde qui lui est étranger.
Un de ces moments rares où ses racines l'abreuvent de cette sève ancestrale dont il a perdu jusqu'au goût.
Un de ces moments précieux où le modeste génère des œuvres éphémères d'art majeur.
Un de ces moments où un rocher semblable à de nombreux autres rochers peut prendre vie, comme par magie, par la caresse d'un simple regard différent.

C'est ce moment que choisit le Grand-duc pour s'extraire de son gîte.
Pour lancer dans le silence de la nuit ce chant pénétrant qui donne vie au minéral, quelques instants durant.
Pour transmettre un message à l'adresse de sa compagne et de ses congénères.

Un message qui ouvre la nuit aux invisibles noctambules.

J'écoute cette communication à laquelle je ne peux contribuer tant nos deux êtres sont immensément différents, et je la laisse imprégner mon silence pour que dure le plaisir de la rencontre.

Le jardin silencieux

de Jean-Marc CUGNASSE

Lové au creux des jambes de sa maîtresse
Les yeux mi-clos, ronronnant,
Le chat s'abandonne à ses caresses,
Pénétré de contentement.

Soudain, il sort de sa somnolence,
Quitte prestement sa couche
Sans égard aucun pour la main aimante,
Et saute sur la pelouse.

Il s'approche à pas de loup de la haie
Les yeux rivés sur un passereau
Qui cherche pitance, affairé,
Tantôt au sol, tantôt dans les arbrisseaux.

Commence alors la chasse de l'oiseau
Qui, de petits vols en sauts,
Stimule involontairement l'excitation du félin
Mais esquive ses attaques néanmoins.

Cette poursuite inlassable
Echappe au groupe d'amis attablés,
Ignorants de l'issue fatale
Qui attend le rougegorge pourchassé.

Le cadavre de l'ami fidèle du jardinier
Abandonné sur le lieu même du méfait,
Le chat retrouve la chaleur et la tendresse,
Tout contre sa maîtresse.

De la même façon et même parmi les plus malicieux,
Les prochains arrivants ne pourront tenter qu'en vain
D'échapper au félin,
Gardien zélé de ce jardin silencieux.



La rivière de mon enfance

de Jean-Marc CUGNASSE

Née en Cabardès,
L'Arnette éternelle
Se hâtait pour se mêler au Thoré
Dans une étreinte fusionnelle.

Son eau douce en liberté,
Contait de galet en galet
A ceux qui l'écoutaient
La mémoire du passé.

Elle épanchait sans compter,
Jour et nuit,
L'énergie de la vie
Et sa gaîté.

Mais son cours ondoyant
Fut ralenti brutalement
A la première usine qui, illico,
Epaissit et colora son eau.

Le charme et la vie de la rivière,
Furent souillés pour un profit arbitraire,
Dans une indifférence coupable,
Et se perdirent alors telle une ringure jetable.

Mais les sources de profit ont à notre ère
Des dynamiques souvent éphémères.
L'Arnette a pansé ses plaies avec le temps,
Et recouvré son cours ondoyant.

Elle accueille à nouveau maintes vies
Dans son cours enfin rétabli,
De la truite au cincle plongeur,
De la libellule au martin pêcheur.

Comme dans un temps lointain,
Le cours limpide anime aujourd'hui
Le défilé de la gorge en serpent
De ses longs murmures propices à la rêverie.

Les silences de la parole environnementale

de Jean-Marc CUGNASSE

Le débat volubile et animé
Semble progresser en substance,
Au gré des compétences
Et des avis autorisés.

Semble seulement,
Car faisant illusion à chaque instant,
Masqué derrière des lâchetés
Aux fausses couleurs de sincérité.

Les silences de la parole verbeuse
Dévoient la sincérité précieuse,
Vident de sens les échanges,
Et stérilisent les partages.

Les silences de la parole maîtrisée
Se gorgent sans pudeur
D'un mélange savant de fausse rigueur
Et de séduction dévoyée.

Les discoureurs y mêlent avec doigté
Des touches d'un impressionnisme flou,
Avec pour seul garde-fou
« Ne pas se trahir, ne pas se dévoiler ».

Ne pas révéler les profondeurs de soi,
Ses dualités assumées,
Duper l'autre jusqu'à se duper soi
Et coexister avec ce soi-même ... dupé !

Un faucon passe

de Jean-Marc CUGNASSE

Le ciel est bleu,
Immensément bleu,
Intensément bleu.

Sans nuage,
Sans orage,
Il m'apparaît hors d'âge.

Il semble pourtant s'ouvrir,
Comme une page à écrire,
Comme un rêve à vivre.

Soudain et d'un trait
Cette sérénité est troublée
Mais aussitôt recouverte.

Le trait fulgurant se perd au-delà des monts
Et m'apparaît comme une illusion,
Libérant dans son sillage mon imagination.



Voler sans ailes

de Jean-Marc CUGNASSE

Le bleu
 Dans lequel déambulent
 Des nuages tantôt moutonneux
 Tantôt épreuves d'artistes,

Cette mer
 A l'envers
 Qui se perd dans l'éther,
 Avec son air
 Tantôt posé,
 Tantôt indompté,
 Impalpable,
 Et toujours insaisissable,

Cette mer qui me contraint
 A scruter ses moindres recoins,
 A lui accorder toute mon attention
 Pour suivre les évolutions
 D'oiseaux sur l'aile
 Qui s'y déplacent à leur aise,
 Qui s'y amusent,
 Qui s'y séduisent,
 Qui y chassent,
 Qui s'y effacent,

Cette mer qui me fascine tant
 Depuis que je suis enfant,
 Qui me captive sans trêve,

Je lui confie aujourd'hui mes rêves
 De modeste
 Bipède
 Aptère,
 Nichés sous les couvertures alaires
 D'un milan noir à l'essor
 Vers le Nord,
 Vers un espace à regagner ou vacant,
 En ce beau jour de printemps.



© Jean-Marc CUGNASSE

Aube hivernale en Brenne

Par Amélia ROZELLE

Vivre l'instant présent,
Le partager,
Et observer la nature qui s'éveille.



Étang de la Mer Rouge (Rosnay - 36), décembre 2023 ; aquarelle © Amélia ROZELLE

A. Rozelle.

Haïkus

de Cécile DENIS

Descente en cascades
des oiseaux à la mangeoire
le chat n'est pas là

Envolée soudaine
des oiseaux tous azimuts
le chat apparaît

Notes passereaux
sautant d'une branche à l'autre
partition ailée

Le tilleul à nu
tronc puissant frêles ramures
accro à la vie



Haïkus

de Cécile DENIS

C'était un matin d'hiver, à la fenêtre,
regardant « notre » tilleul égayé d'oiseaux
mais les chats veillent aussi sur eux !

Comayras, 18 février 2024

Aux premiers grou-grou
je reconnus leur langage
et criai : des grues !

Dans la nuit noirnoire
impossible de les voir
de suivre leurs voies

Les haïkus sont des poèmes très courts
(en 3 vers de 5/7/5 pieds)
dont la forme nous vient du Japon.

C'est un rêve

Par Jean BONNET

un rêve d'un point
dans l'œil
je veux dire un point
dans le ciel de mon œil
... dans l'œil de l'aigle !

Quatorze heures neuf

Par Jean BONNET

neuf
vers la quatorze
tu pars
avec le même sourire intérieur
que les feuilles de l'automne
sans pendule
que le main de ton cœur
que les yeux de ton sang

... quatorze heures
neuf !?

J'envoie mon silence...

Par Jean BONNET

il n'est pas
... il est dans mon cœur
derrière les forêts des montagnes
- vers l'absence -
dans le bleu basculé
- j'envoie mon silence -
vers le seul poème
dans ses ailes
- le non-être-
reçoit mes non-mots
... il existe !

Comme ils disent

Par Jean BONNET

cinq cent mille kilos
dans le ciel
- comme arrêté en approche -
l'avion de ligne
à trois cent kilomètres/heure
... on compte ses roues
un kilogramme
précipité dans le ciel
le faucon pèlerin
en piqué sur un passereau
trois cent kilomètres par heure
... pour quelques grammes !?

La chaise rouge

Par Jean BONNET

sur le bord de mon cœur
... mon œil de côté
- feu de paille -
la chaise rouge
qui a perdu son cul ...

au fil des jours je la suis
- quand je passe -
elle n'est jamais recouverte
sur le bord de la décharge
... elle change de place !?

L'oiseau bleu (Rollier)

Par Jean BONNET

sous le ciel ...
qui fait des va et vient
dans le main du soleil

au miroir de ses ailes
l'oiseau bleu rare
qui fait des miracles

... de splendeurs de couleurs
et dont le spectacle
... m'émerveille !

Haute tension

Par Jean BONNET

leurs yeux de tous les jours
... je vis avec quelques petites têtes
d'alouettes lulu ...

je les connais avec le cœur
mais elles connaissent par cœur
tous mes agissements...

sur le fil en métal
qu'elles ensèrent de leurs serres,
ces présences capitales...

par leur chant bleu d'amour
- si audible si sensible -
... fêtent mon isolement !

L'Esparvièr

4 poèmes

de Pèire THOUY

Plume de naturalistes accueille pour la première fois des poèmes en occitan, langue de France ; pour ceux qui ne connaissent pas le dialecte languedocien et qui veulent dépasser la simple musique des mots, voici un lien vers un traducteur libre : <https://revirada.eu/>.

Esparvièr, Moisset gris, rapinaire discret,
 Tu, l'esglasi del Mèrle e de l'aucelet,
 Fai ta ronda long del rande e del bosquet,
 Lisa la rama sens arpir mon amiguet.
 Ta pata agafaira planta sas sagetas
 Dins la carn caudeta de mas amoretas.
 Lèu, ton bèc esquizaire arranca, valent,
 Milanta plumas qu'escampilha dins lo vent.
 Tres gotetas de sang fan monument al mòrt
 Que veirai pas mai volatejar dins mon òrt.



Un beleg dramatic folzeja l'aucelon,
 Fa fugir los Mèrles de totes los costats
 E fa calar los Passerats espaurugats :
 Deguns l'aviá vist arribar l'**Esparvaïron** !
 Cal dire que passa pertot l'**Esquironèl**
 E que pica vite amb sa pata bilha.
 Lo rapinaire a capitat sa pilha
 E la s'empòrta dins qualque boscatèl.
 L'uèlh que vaireja ten l'ulhada segura,
 Las alas, lo còs mancan pas de soplesa
 E la pata jauna e teunha es plan dura :
 Amb aqueles atots, garda la mestresa,
 Lo gris **Esparvièr**, de la paur'aucelilha.
 E badina pas per noirir sa familha !
 Ai de tu l'imprudent, de tu carcavielhit,
 Ai de tu l'empaitat e de tu l'adelit !
 Salve qual pòt !



Qu'es aquel boscatièr
Que vòla d'escondons
Long dels randes folhuts ?
Aquò's lo prim **Esparvièr**
Que caça los passerons
Que s'i son resconduts.
Prèp de l'ostal, dins la mata,
Cap de lòc segur, mon aucèl,
Lo bèc rai, mèfi la pata,
Garda-te d'aquel rapinèl !
Arpas finas, vestit discret,
Raubaire, plumaire biaissut,
Pel país se dis que lo **Moisset**
A la prima, vendrà Cocut.

Esparvièr se'n va far sa virada:
Quand vei Canarina engabiada,
Se risca sens consciéncia dins l'ostal
O rai, s'espotís contra lo veirial.
L'aucelon que becasseja pel prat
Serà tanben, de longa, secutat
Rasa lo rande, trauca l'esclairòl,
Fregant lo ròc e la terror semenant,
Ombra silenciosa, beleg de dòl.
Ziga-zaguejant, pertot alarma,
Acarassit al pus plond de l'arma.
Ausard, va sople amb Suspresa
Dins l'aucelum, agafar sa presa.
E benlèu pel caçarèl arpinat
Son qu'un romegàs l'agèssa salvat.
Esparvièr s'engulha dins l'arbram.



Le roc velu

Par Michel BARATAUD

Nous étions suspendus aux lèvres de l'attente
Volutes de promesses chuchotées
Comme un défi à l'âme patiente
Du flanc sauvage de la vallée

Nos prunelles jumelées escaladaient les rochers
Guettaient le fréuissement d'une bruyère
La bête avait beau se cacher
Son parfum flottait dans l'air

Parfois la chance allume un phare
Une chaleur habille la roche
En écho à la ferveur du regard
Qu'une forme vivante accroche

Reposant sur une table de pierre
Tel le calice sur un autel ancien
Un corps velu absorbait la lumière
Du ravin sombre il était le gardien

Dans son sommeil interrompu
Il chassait des oreilles au museau
Avec sa large patte griffue
Des mouches ivres de ce manteau

Alors, dépliant sa lente puissance
L'ours leva son poids sur la Terre
Huma de la montagne les fragrances
Et dans le bois emporta son mystère

Esprit descendu de la préhistoire
Offrande à la nostalgie du veilleur
Tu souffles sur les braises de l'espoir
De nos foyers intimes pointe une lueur

*A Piero,
Asturies, octobre 2024*



Ours dans les herbes sèches
Observation 7 octobre 1953 ; Pogorelc (Slovénie)
Gravure sur bois de Robert Hainard n° 224 ; 1953 ; 5 planches, 6 couleurs
© Fondation Hainard - Bernex - CH